

SACHA DERIEN

L'HARMONIE DU FIEL

© Sacha Derien 2019

Du même auteur :

La lampe d'Eugénie	2016
L'appel du chien fantôme	2017
Le revers de la médaille	2018

L'auteur tient à remercier toutes celles et ceux qui ont contribué à la création de cet ouvrage : Julie pour ses encouragements, lectures, relectures et corrections, Laurence et Serge pour leur travail émérite de correcteur, Tanguy pour la magnifique couverture, Alain, Michel et Nicolas pour leurs retours avisés de premiers lecteurs.

Ce récit n'est que fiction et j'espère qu'il en sera toujours ainsi. S'il existe bien un lieu semblable à la Recyclade, j'en ai volontairement modifié le nom et l'agencement à des fins narratives. Si on y trouve bien un réparateur de vélos, il s'agit d'un charmant monsieur qui ne s'appelle ni Jean ni Jeannot. Le camp de réfugiés situé sous la jonction du périphérique avec l'autoroute A1 à hauteur de la porte de la Chapelle a bel et bien existé : il a été évacué sur ordre de la préfecture de police quelques jours après la fin de la rédaction de ce roman. D'aucuns pourraient juger le cœur de l'intrigue irréaliste, d'autres prendront peur. Même si je crains qu'elle ne rentre tout à fait dans le champ du possible, mon souhait est de pouvoir donner raison aux premiers et tort aux seconds. Seul l'avenir proche nous dira...

Sacha

I. Deux bruits et deux fureurs

Chargement en cours... Veuillez patienter...

De l'obscurité la plus totale, une petite lueur émergea. Tout d'abord vacillante, elle gagna peu à peu en intensité pour ensuite s'affirmer et diffuser une luminosité rasante. Baignée ainsi par ce pâle rayon de soleil, l'immensité du panorama glacé se révéla, laissant deviner une succession de forêts sombres, de plaines désolées et de la neige à perte de vue. La perspective grandissante permit de distinguer des montagnes d'un blanc étincelant et les formes bleutées de la banquise. Un point rouge aveuglant fit irruption au centre de ce paysage pour s'étendre très rapidement et recouvrir l'intégralité du globe. Celui-ci recula, révélant sa position : il était de fait enchâssé dans un crâne décharné dont les lambeaux de peau et chair épars se noyaient dans les stalactites retombant du cuir chevelu. Les paupières n'étaient plus et son vis-à-vis manquait à l'appel, révélant une cavité béante. L'homme avait été barbu. Pétrifiée par le gel, son abondante pilosité faciale pendait comme du lichen. Insensible aux rigueurs du climat et peu soucieux de sa toilette, le trépassé releva la tête comme tous les autres. Hormis le vent, le silence était total. D'incessantes rafales balayaient le sommet du Mur, soulevant les cristaux par paquets pour les transformer en gerbes scintillantes.

Drapé dans son lourd manteau en peau de bête, John leva son épée flamboyante, ce qui provoqua l'irruption du thème musical de la bataille. Prête à l'assaut, toute la Horde des Morts s'était rassemblée en contrebas. Ceux-ci, les yeux exorbités et les mâchoires claquant dans le vent, semblaient attendre un signal de sa part. Pour avoir déjà vu l'ensemble des épisodes de la série, Kevin savait que le Dragon mort-vivant n'allait pas tarder à apparaître, pour ensuite briser l'épaisse muraille. Il s'en foutait, il savait comment faire, ayant déjà trouvé la *soluce* sur le Net. La musique rythmait trop bien l'ensemble de la scène.

Son rendu était un truc de ouf. Le kiff total. Maintenir appuyées les touches permettait de figer la séquence, la faisant passer en zoom panoramique concentrique. Le rendu était énorme... à cet instant, il était le Roi du Monde. Tout puissant, il avait figé le temps, la suite ne se déclencherait que quand il le voudrait.

Soudaine nuisance sonore, un chant bizarre, accompagné d'instruments à cordes, de cuivres et de percussions, vint perturber ce moment de pure jouissance. Cela brisa sa concentration. L'image à l'écran tressauta de nouveau. C'était au moins la vingtième fois ce soir. Un court écran noir apparut pour aussitôt disparaître et laisser place à un message d'avertissement qu'il n'aurait souhaité en aucun cas voir : *GOT ne répond pas. Putain ! L'enculé ! Fais chier !* C'était au moins la dixième fois qu'il lui faisait le coup, le vieux débris de l'étage du dessus, lui et son putain d'opéra de merde ! Kevin relâcha les boutons et donna un coup sur le clavier. Un cercle se mit à tourner, signalant que le processeur pédalait total. Comme un fou, il essaya tous les raccourcis de commande qu'il connaissait, sans résultat.

Il se leva d'un bond pour regarder le plafond. Le chant en italien lui était devenu insupportable, à se taper la tête contre les murs. Il avait demandé un casque à sa reum, laquelle lui avait répondu qu'il l'aurait pour Noël. So-disant, entre son forfait, son nouveau *Galaxy* et ses *NB*, elle avait déjà trop dépensé. En plus, ses notes étaient mauvaises. Comme s'il en avait quelque chose à branler... Ayant aperçu du coin de l'œil un changement de couleur, Kevin fixa à nouveau son 25 pouces *Full HD* : un magnifique écran bleu s'affichait avec ses habituelles lignes de codes d'erreur, déjà source de cauchemar ou de grosse angoisse pour tout utilisateur d'informatique, mais au-delà de ça pour tout accro aux jeux vidéo. Kevin se précipita sur sa bécane pour la faire redémarrer. La tentative échoua pour laisser place à un message encore plus inquiétant : *Erreur Boot type source unavailable — insert disk*. Si ça se trouve, il avait non seulement planté sa sauvegarde, mais tout le système : des centaines d'heures de jeu de perdues.

Kevin hurla. Il fit ensuite toutes les manips de redémarrage mode sans échec connues, sans succès, pour au final obtenir le même résultat.

Ses gestes devinrent de plus en plus brusques et parfois les touches restaient enfoncées tellement il appuyait fort dessus. À l'issue de son dernier essai infructueux, de frustration, il mit un gros coup de poing sur le clavier. Des trémolos dans la voix, le ténor, lui, crachait ses poumons et avec l'orchestre au diapason, le rendu faisait trembler le faux plafond. En réponse, le moniteur grésilla puis s'éteignit. Kevin mit un grand coup de pied dans son fauteuil pour l'envoyer se fracasser contre le bureau. Il allait se l'faire, le papi d'mes couilles !

Ouvrant un tiroir, il en sortit un poignard cranté et quitta sa chambre en courant. Il n'entendit pas sa mère lui demander alors qu'il passait en coup de vent, arme au poing, devant le salon : « Tu as fait tes devoirs ? On va bientôt passer à table... ».

Il était déjà dans le couloir de l'immeuble. Quand il vit que l'ascenseur ne répondait pas, déjà occupé à descendre, il prit pour la première et dernière fois de sa vie l'escalier de service et en monta les marches quatre à quatre.

Le temps qu'il y parvienne, la porte de l'appartement qu'il cherchait s'était déjà ouverte, comme si l'autre l'attendait. Le vieux crouton apparut sur le seuil. Il avait également quelque chose à la main, mais Kevin s'en foutait. Il se mit à charger en criant. Lorsqu'il leva la lame, l'espace d'un instant, le temps sembla à nouveau se suspendre, comme précédemment, quand il avait les doigts reposant sur le clavier, seul maître du temps et des circonstances.

La musique résonnait dans tout le palier. Son art du lyrisme se répercutant sur les murs en béton, le chanteur d'opéra exprimait au plus fort son désespoir en italien, comme à l'approche certaine d'un évènement funeste et dont la traduction pourrait être : *Je meurs sans espoir, désespéré de ne jamais avoir autant aimé la vie...*

Ne parlant pas la langue, Kevin ignora non seulement le message d'avertissement, mais aussi les coups qu'il prit en retour. Il se contenta de frapper encore et encore.

II. Prétexte pour un mobile

Sous l'impact, la vieille table de bistrot en formica vibra, agitant le fond de bière de son verre. Telle l'écume des jours, la mousse en lécha le bord, sans toutefois déborder ni l'interrompre dans son échange de messages. Tout à pianoter des deux pouces, Léo garda en effet les yeux rivés sur l'écran de son iPhone. Ce fut la voix qui brisa sa concentration et le força à relever la tête.

« Pardon, M'sieur... »

Agacé, il dévisagea la gêneuse, avant de changer d'expression : les yeux rieurs, une belle demoiselle très noire de peau avec une bouche sensuelle et des dents d'un blanc éclatant lui faisait un grand sourire. Les deux mains sur le guidon de sa poussette, la jeune femme cherchait visiblement à se faufiler sur la terrasse du bar, sans succès, ayant coincé son landau entre la table voisine et la sienne. Le joli minois produisit une petite moue désarmante. Cela ressemblait méchamment à un appel à l'aide. Ainsi sollicité, Léo se sentit obligé de répondre favorablement à la demande. Il posa son smartphone pour décaler le plateau de quelques centimètres et ainsi élargir les perspectives de la minette. Celle-ci réussit à manœuvrer et, le regard papillonnant de reconnaissance, le gratifia d'un merci XXL qui lui permit d'apprécier la couleur de ses amygdales derrière ses lèvres pulpeuses joliment soulignées.

« De rien... » répondit-il machinalement en l'observant s'éloigner, aux anges d'avoir pu rendre service à si beau parti.

Dans une tenue moulante des plus suggestives, la donzelle avait en effet une chute de rein à donner des envies de spéléo... Lorsqu'il voulut retourner à son occupation antérieure, l'atterrissage fut brutal : son téléphone avait disparu. En se retournant, il aperçut une silhouette encapuchonnée qui quittait les lieux d'un pas rapide.

Léo bondit de sa chaise et se précipita dans sa direction. Il bouscula au passage les autres clients attablés, provoquant des cris de surprise ou d'indignation. Le temps qu'il arrive à l'endroit où son voleur se tenait l'instant d'avant, celui-ci avait dévalé les escaliers et n'était plus qu'une ombre évanescence. Descendant à son tour, il courut pour le rattraper, mais son fuyard avait déjà détalé comme un lapin pour se fondre dans la nuit. Léo quitta à son tour la zone éclairée. Le contraste fut saisissant : il eut l'impression de pénétrer en un instant dans le monde des ténèbres, au point de devoir s'arrêter pour voir où il mettait les pieds. Une cavalcade retentit devant lui. Le temps qu'il s'accoutume à la noirceur environnante, elle s'était déjà bien atténuée. *Et merde ! Je vais le paumer !*

Léo tapa un sprint dans la direction supposée pour combler son retard. Il suivit la voie de chemin de fer désaffectée, courbe sombre dans l'obscurité qui tranchait avec le reste. Il pénétra ensuite dans un grand trou noir. Sous ses pieds, le sol caillouteux laissa place sans prévenir à une surface cimentée. Butant sur un palier, il trébucha. Il mit les mains au sol pour éviter le gadin. Les paumes écorchées par le béton et le souffle court, il se releva aussi vite qu'il put pour constater que sa chute l'avait complètement désorienté. *Putain de merde !* Tournant sur lui-même, il s'immobilisa en entendant un bruissement. D'autres sons lui parvinrent, semblables à des raclements ou des grattements, mêlés à autre chose qui lui hérissa les poils du dos : d'étranges crissements, plus désagréables encore que ceux produits par une fourchette rayant une assiette, se répondaient les uns aux autres. Ils étaient parfois ponctués de claquements et de craquements à faire frémir. *C'est quoi c't'endroit ?*

Les jambes flageolantes et un drôle de goût dans la bouche, il fit quelques pas prudents pour s'éloigner. Quelque chose de long et velu sa faufila en couinant entre ses chevilles, lui faisant faire un bond sur place. Il manqua de tomber de nouveau à la renverse. Poussant un cri étouffé, il parvint tout juste à rétablir son équilibre et se retourna.

II. Prétexte pour un mobile

Dans le noir, il distingua alors quelque chose : agitée de tressautements désordonnés, une masse ténébreuse grouillait au sol. Lui donnant un haut-le-cœur, une odeur infâme lui parvint, un remugle de putréfaction. Léo mit sa main devant sa bouche et son nez, puis recula, pas à pas, avant de cogner dans un obstacle.

Un tintamarre de boîte de conserve vide qui se renverse retentit et se répercuta, saturant l'espace sonore. Lorsque le dernier écho mourut, un silence sépulcral régnait.

N'osant même plus respirer, Léo s'était figé. Apparurent devant lui, deux par deux, des points rouges, symétriques, brillant d'une lueur visqueuse. Ils devinrent nombreux au point de former un nuage, un agrégat ballottant d'yeux couleur sang tournés vers lui. La nuée cessa soudainement d'osciller pour s'élever de quelques centimètres. Dans la foulée, elle émit une multitude de reniflements brefs, mais insistants. Lorsque les crissemments reprirent, Léo se mit à hurler.

III. Le mort aux rats

Fatalement, c'était tombé sur lui. Il avait renoncé à discuter, une règle tacite dans la brigade instituant que l'officier de nuit envoyait qui bon lui semblait en intervention. En parler au Taulier n'aurait servi à rien, ce dernier se portant systématiquement garant de sa bonne application, à coups de formule du genre « *la fonction prime le grade* », assortie d'un cours de morale à faire regretter sa scolarité dans un centre de redressement. Remettre ses tatanes, il y avait renoncé aussi, ayant comme tous les soirs les panards tout gonflés. Heureusement, ce n'était pas très loin de chez lui et c'est donc à pincettes et en espadrilles qu'il avait débarqué sur zone. Sur place, il trouva le bordel habituel, à savoir des bagnoles de la Nationale stationnées en quinconce, gyrophares en action, la foule de badauds repoussée derrière une zone de démarcation mouvante, les rubans n'ayant pas été encore posés. La nature humaine étant ce qu'elle était, à savoir un ramassis de voyeurs, les drames attiraient forcément les curieux : des fois qu'il y ait un bout de cervelle qui traîne, ça faisait toujours quelque chose à raconter pour se donner des frissons. Au coin, il repéra une ambulance du Samu gardée par deux plantons. Le Moko consulta sa montre : deux plombs du mate... La terrasse était déserte, le bar-resto-recycle machin écolo de mes deux étant fermé à cette heure-ci, ce qui n'était pas plus mal. Il la traversa pour aller claquer sa brème au nez du planton qui gardait l'escalier menant en contrebas.

« Alors, il est où ce macchab ?

— Euh... c'est par là, mais...

— Mais quoi ?

— Je vous préviens, y a un problème...

— Mon petit, maintenant que j'suis là, c'est moi qui dis s'il y en a un... »
répondit Massingre, le mégot agressif et le regard fixe, avant de l'écartier de la main pour descendre les marches.

Le temps de rejoindre une autre paire de perdreaux semblant l'attendre tel le messie, il marcha sur une centaine de mètres en jurant : les cailloux pointus lui faisaient un massage de fakir à travers les semelles de chanvre dès qu'il posait les pieds.

« Commandant Massingre... Vous me faites un topo ? »

Le vieux flic bougon fit la grimace en entendant les explications du brigadier-chef, sa Gitane passant d'un bout à l'autre de ses lèvres.

« Vous avez vos lampes torche ? Alors, on y va... »

Les deux fonctionnaires en uniforme longèrent les rails de la Petite Ceinture jusqu'à l'ancienne gare de triage, une succession de plateformes bétonnées sur différents niveaux surmontée d'un toit massif, la faisant ressembler au fruit du croisement entre une station essence et un édifice stalinien pur jus inauguré en grande pompe. Le Moko préféra, lui, se servir des bastaings de bois de la ligne comme surface de progression afin de soulager ses voûtes plantaires. Lorsqu'ils parvinrent dans la première partie du bâtiment semi-ouvert, il y faisait aussi noir que dans un four, les lumières de la ville donnant sur les murs porteurs aveugles et le phénomène se trouvant accentué par le différentiel de niveau. Par contre, pour compenser, du boucan, il y en avait... Sachant à quoi s'attendre, le Moko put en détailler les éléments constitutifs : grouillements de pattes, grattements de griffes, claquements de mâchoires, le plus désagréable restant les crisements de dents, signes manifestes de joie chez ces bêtes-là, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Apparemment, vu l'ampleur de la chose, c'était la fête, quelqu'un avait organisé un festin, tout le monde se régalaient et les convives étaient nombreux. L'odeur vint juste après et faillit les faire reculer...

Sentant la peur prendre l'ascendant sur ses jeunes recrues, Le Moko aboya :

« Éclairez-moi tout ça ! »

III. Le mort aux rats

Sous le feu croisé de lumières, le spectacle apparut dans toute sa crudité : un escalier d'angle cimenté et doté d'une vieille rambarde rouillée formait un recoin à angle droit, lieu propice pour un tel attroupement. Une foule de rats y faisait orgie d'un corps dont on apercevait les contours par intermittence. Celui-ci n'avait visiblement plus de chaussures, mais ce n'était plus la seule chose manquante à ses oripeaux. Au rythme où ça allait, il allait falloir autopsier toutes les bestioles pour le reconstituer et encore, à supposer que certaines n'aient pas déjà pris congé après s'être autant gavées.

« Mouais... et ça fait combien d'temps que ça dure, la plaisanterie ?

— Quoi ? »

Massingre secoua la tête de dépit devant la question et son bout de clope pendouilla dangereusement vers le bas.

« Vous attendez quoi pour les faire fuir ? Le déluge ? Ou alors qu'ils n'aient plus faim ? C'est mal barré ! Biscotte, hormis des poules ou des cochons, y a rien de plus vorace qu'une bande de gaspards et vu comme c'est parti, c'est plus d'un légiste dont on va avoir besoin, mais d'un paléontologue... J'espère que vous avez apporté votre carbone 14 !

— Mais on sait pas comment faire... C'est pas indiqué dans le manuel ! On va quand même pas leur tirer dessus ! »

Navré par ce qu'il venait d'entendre, le Moko leva les yeux au ciel.

Les jeunes poulets, tous les mêmes : à peine tombés du nid, ils avaient déjà les œufs brouillés par le manque d'écoute. La police du vingt et unième siècle, tant vantée par leur cher ministre — lequel préférait jouer des castagnettes dans les discothèques les nuits d'émeute pendant qu'il les envoyait, eux, à la castagne — était un ramassis de péquenauds, la version 2.0 de tension, des cocottes minute d'un genre nouveau : naturellement bouchées, ne retenant pas la pression, mais ayant au contraire des vapeurs à tout va...

Vu leurs tronches d'ahuris, il les aurait volontiers envoyés à la cueillette, ramasser de l'angélique à gogo ou piller les épiceries arabes et les restos chinois du quartier pour faire une razzia sur les bouquets de menthe poivrée, histoire qu'ils apprennent quelque chose... Sauf que là, il fallait faire fissa, sinon le défunt allait finir aussi virtuel et inconsistant que sa feuille d'impôts.

Soupirant, le vieux commandant arracha une grenade lacrymo du gilet pare-balles d'un des patrouilleurs pour en retirer la goupille de sécurité et la balancer dans le tas. Ainsi enfumée, la horde de rongeurs émit une courte succession de couinements plaintifs avant de se disloquer pour déguerpir à vitesse grand V dans le plus grand désordre et sans demander ses restes. Après ce court exercice pratique de physique-chimie démontrant que quand le gaz part, ça dilate la rate, les deux Bleus, encore en perte de sens, restèrent interdits.

« Vous m'appellez la PTSⁱ et l'IMLⁱⁱ ! Maniez-vous le jonc ! »

Avec satisfaction et soulagement, il les vit retourner rapidement vers leur véhicule. Sans plus attendre, le Moko sortit d'abord sa mini MagLite puis son mouchoir pour se le coller sur le visage. Du bout du pied, il alla écarter l'arme défensive puis attendit un peu que l'air ambiant soit moins nocif avant de procéder à ses premières investigations.

Seule certitude, le corps était celui d'un homme, blanc caucasien à priori, d'âge incertain... Allongé sur le ventre, il avait une grosse tache de sang sur le cuir chevelu, rendant la couleur de sa tignasse impossible à déterminer dans de telles conditions. Il était donc en chaussettes, même si maintenant elles ressemblaient plus à des mitaines qu'à autre chose et dont plus grand-chose ne dépassait. Ils avaient fort logiquement commencé par le hors-d'œuvre, à savoir les extrémités, plus faciles à attraper, croquer et sucer. Les mains n'étaient pas en reste et les convives n'avaient pas pris de gants pour leur déchiqueter les paumes et en bouffer toutes les phalanges.

III. Le mort aux rats

Un petit bout d'os, sucé jusqu'à l'arête, apparaissait encore de-ci de-là et c'était tout, à croire que les métacarpes avaient un bon goût de poisson. Visiblement, certains s'étaient fait une partie d'osselets. L'oreille gauche avait elle aussi presque complètement disparu, seul le conduit auditif était encore apparent, semblable à un vieux bout de bougie ayant fondu dans un réceptacle trop grand. Comme il n'y avait eu ni pistaches ni cacahuètes proposées pour l'apéro, ils s'étaient également rabattus sur son pif, rongé jusqu'à l'os. Les invités appréciaient aussi le gélatineux au vu de l'orbite béante que lui présentait son défunt. Pour le coup, ce dernier avait vraiment une gueule de gibet de potence.

Il se mit ensuite à inspecter la tenue du mort et fit rapidement la tronche, car celui-ci était juste en chemise et pantalon : bien évidemment pas de chaussures, mais également ni veste, ni blouson. Hormis ça et sa ceinture, il n'avait plus rien sur lui, aucun papelard, pas l'ombre d'un larfeuille, crapaud ou maroquin, vu que quelqu'un lui avait déjà fait les poches au point de les avoir retournées...

Si cela lui évitait une palpation, toujours assez désagréable avec quelqu'un d'aussi froid et ballonné, cela allait être coton pour l'identifier, le pépère... En plus, il commençait vraiment à sentir très fort et ce n'était pas juste un problème de déodorant. Massingre se dépêcha de retourner à l'air libre pour respirer un grand coup puis exhaler longuement. Fatalement, fallait que ça tombe sur lui...

IV. Sans queue ni tête

La Petite Ceinture se situant en contrebas des zones habitées et étant seulement accessible par des escaliers, descendre le matériel de la scientifique fut un travail de longue haleine. Il fallut brancher un générateur auxiliaire en ville, ce qui nécessita de tirer une rallonge à faire cauchemarder un électricien, sans parler du port à la main des lampes sur trépied sur quelques centaines de mètres et autres caissons de la scientifique : un vrai travail de fourmi. Bref, cela prit beaucoup de temps. Et si le professeur Rouvois, directeur adjoint de l'institut médico-légal, arriva sur les lieux assez rapidement, il ne put se mettre au travail avant que tout le nécessaire soit installé.

Massingre en profita pour aller s'enquérir de l'état du témoin, celui qui avait découvert le corps en poursuivant son chapeur de téléphone mobile. Il s'agissait d'un petit jeune, au profil très citadin, employé de start-up comme on disait de nos jours — de toute façon il n'y avait plus que ça — qui croyait que la Nature se résumait à des potagers bio sur les toits, des parterres de fleurs au cordeau, des champs de colza et des cultures sous serre. Après une telle trouvaille, il était sous le choc. Pour un premier contact avec l'envers du décor bucolique, c'était un peu duraille, encore un qui allait finir converti aux pissenlits... Pris en charge par le Samu, il avait été requinqué par l'autre Rouvois, l'urgentiste, secondé comme toujours par l'infirmière dont il ne se séparait jamais, Marie, une belle petite à la fois douce et précise, un modèle poupée de porcelaine avec un joli minois et d'un calme à toute épreuve. Cela lui faisait bizarre d'avoir les jumeaux en simultané sur une scène de crime, il n'avait pas souvenir que ce se soit déjà produit. Il prit ensuite un café, piqué dans le thermos d'un des brigadiers de la Nationale et attendit, longtemps, au point de lui sembler une éternité. Il savait pourquoi il n'aimait plus les interventions de nuit, ça lui donnait envie de se remettre à cloper.

Jeune, il s'en foutait, plus maintenant, avec la vieillesse, son horloge interne avait repris le dessus et elle lui disait qu'il était minuit moins le quart. C'était même devenu pire que ça... Plutôt moins cinq... Depuis le temps qu'il attendait la retraite, une inquiétante vérité s'était fait jour en lui : qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire de tout ce temps libre ? Il n'avait d'autre occupation que son boulot, n'en avait d'ailleurs jamais vraiment eue. Veuf avec pour seule progéniture une fille aux abonnés absents depuis plus de quinze ans, il n'aurait pas la possibilité de se consacrer à sa famille. C'était donc la perspective du vide abyssal. Or, d'un côté, il était lassé, n'en pouvant plus, entre des conditions de travail ne cessant de se dégrader et des missions aux tournures de plus en plus nauséabondes, l'informatique et les procédures qui prenaient le dessus. De l'autre, il ne se voyait pas s'activer sur quoi que ce soit, n'ayant envie de rien. Sa fébrile impatience d'être enfin au rencart se transformait en sourde angoisse face à ce qui s'annonçait comme un vaste néant, la bérézina assurée : la quille tant espérée était un dangereux mirage, une impasse menant au précipice. En même temps, il en avait vraiment plein les bottes...

À ses yeux, le paradoxe de ce monde dont il se sentait chaque jour plus étranger était que l'évolution des technologies et des mentalités allait à l'encontre de l'allongement de l'espérance de vie : on devenait vieux plus tôt et on le restait plus longtemps. En un instant, on était ringardisé pour le restant de ses jours. Les structures familiales ayant explosé et avec la solidarité entre les générations disparue, le phénomène s'était accentué jusqu'à prendre des proportions irréversibles. Le troisième âge était devenu juste bon à filer du flouse ou à garder les chiards de ses propres mômes et comme il n'avait aucun des deux, c'était mal barré.

Quant au quatrième, il était confiné dans des foyers, histoire de ne pas gâcher le décor. Bientôt, grâce au progrès technique et à l'intelligence artificielle, le personnel de ces maisons serait constitué de robots, chargés de leur changer les couches, refaire le lit et mixer la soupe ou la purée...

IV. Sans queue ni tête

Une petite boîte parlante leur allumerait la télé à l'heure dite pour qu'ils puissent regarder leur série préférée et la messe serait dite ! Un adage voulait qu'en chaque vieillard, il y avait un jeune se demandant ce qui avait bien pu se passer. C'était un doux euphémisme, bien creux et surtout très commode pour masquer la brutalité du processus. Ainsi habillé, il visait avant tout à amuser tout le monde et ne fâcher personne. Formulée autrement, à défaut d'être limpide, la nature du problème était plutôt liquide : les jeunots occupaient leur temps à cracher sur le passé tandis que les vioques, eux, persistaient à insulter l'avenir. Alors, forcément, ceux coincés dans cet entre-deux, au milieu des glaviots et des postillons, trouvaient le terrain bien glissant sans pour autant être pressés d'en changer au vu de ce qui les attendait...

Le Moko fut tiré de ses réflexions à deux balles par un gars du labo qui lui signala en avoir fini avec l'installation des éclairages. Soulagé de ne plus avoir à mouliner du scalp, il retourna à la gare de triage. Quand il y parvint, les premières photos avaient déjà été prises et le légiste venait de se mettre au travail. Il commença à investiguer les abords immédiats du corps, puis procéda en élargissant au fur et à mesure son cercle de recherche. Il y trouva un bout de tuyau en plomb, orné d'une belle tache sombre : il avait sans doute l'arme du crime. Il appela un technicien photographe et lui demanda d'en faire des gros plans. Reculant pour apprécier la distance entre le corps et l'objet contondant, il marcha dans un tas de détritres et retira précipitamment son pied. Son espadrille y resta scotchée. *Et merde !* En équilibre sur une jambe et les orteils gauches à l'air, Massingre se pencha pour la ramasser et eut la surprise d'y trouver agrafé ce qui ressemblait à un trousseau de clés. Il tira dessus d'un coup sec pour l'en détacher, faisant ainsi une belle entaille dans le tissu. *Fais chier !* jura-t-il en passant un doigt dedans. Fatiguant de la guibole, il reposa sa sandale pour se rechausser puis ressortit son mouchoir en marmonnant de plus belle. Il était en train de se transformer en amateur, tout ça pour un accroc dans le coton !

Si ça se trouve, il venait de flinguer un indice en y ayant collé ses paluches... *T'es devenu trop vieux pour ces conneries, Robert, t'es juste bon pour la quille !* Il inspecta plus avant sa trouvaille : cela ressemblait à un passe-partout d'appart. Restait à espérer qu'il n'ait pas bousillé les empreintes potentiellement présentes dessus. Le porte-clefs était constitué d'un anneau agrémenté d'un nonos en plastoc sur lequel figurait le nom d'une marque de croquettes pour clébards dont on faisait souvent la réclame à la télé. Encore un gadget à la con ! Quand les gens en étaient au stade de se transformer d'eux-mêmes en hommes sandwich, c'était la preuve qu'ils étaient mûrs pour se faire bouffer par la société de consommation. L'affiquet pour rossignols semblait avoir été moulé en deux parties se chevauchant l'une l'autre. La voix tranchante de Rouvois le fit sursauter et s'interrompre dans son examen de babiole. Par réflexe, il l'empocha en l'emmaillottant dans le tissu.

« Dites donc, Massingre, il manque des pièces au puzzle de celui-là !

— Sauf que ça aurait pu être pire ! J'espère que vous avez fait Grévin en plus de Droit et Médecine, vu que pour lui refaire la tronche, y a du boulot ! »

Déjà au fait, le macabre praticien haussa les épaules avant de le questionner sur ce qui suscitait réellement son intérêt :

« Comment avez-vous fait pour les faire décamper ?

— Bah... vu que la situation manquait pas de sel, j'ai rééquilibré l'assaisonnement en leur vidant la poivrière sur la gueule ! »

En entendant la réponse, le légiste manifesta son amusement d'un sourire tranchant comme un scalpel. Il avait déjà repéré la grenade.

« Vous avez vécu à la campagne pour savoir ce genre de choses...

— Off curse ! Quand j'étais minot, on éloignait les rats avec des herbes ou des grains de poivre, mais, lorsqu'il fallait vraiment s'en débarrasser, on mélangeait un peu de plâtre à de la farine. On leur laissait ensuite la collation à disposition, histoire de leur donner un estomac en béton !

— La preuve que même avec des indésirables, offrir un bon repas aide toujours à cimenter une relation. J'ignorais que vous aviez un passé de taxidermiste !

— Quoi ?

— Rien, laissez tomber. En ce qui concerne votre client, tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est que la mort remonte à plus de quarante-huit heures, raison pour laquelle il commence à avoir ses gaz... ça et le fait qu'il s'est pris un vilain coup sur la tête. Je dirais très certainement frappé de dos avec un objet lourd, pouvant ressembler à une barre à mine ou un équivalent... ce que vous aviez sans doute déjà deviné. Conséquence, une fracture du rocher et décès dans la foulée.

— Mouais, j'm'en doutais... Ce qui m'inquiète, c'est l'identification... Il a que dalle sur lui et à moins qu'on sache exploiter des empreintes de moignon, ça risque d'être un sacré boxon... ou alors faut espérer qu'il ait un dossier dentaire long comme le bras et qu'il soit aussi célèbre qu'Adolf, biscotte, entre ça et la gueule des photos d'identité, on va s'marrer...

— Vous aurez peut-être la chance d'avoir quelqu'un qui vous contactera pour signaler sa disparition... D'autre part, une fois que je lui aurai fait subir un examen complet, je pourrai vous donner certains éléments d'information, par exemple son âge, ou encore ce qu'il a mangé avant de mourir... comme il était sur le ventre, ils n'ont pu accéder aux parties faibles dont ils se repaissent habituellement, enfin presque...

— Comment ça ?

— Oui, je pense qu'il me sera difficile de vous donner un groupe sanguin, car ils l'ont visiblement sucé jusqu'à la moelle, en utilisant toutes les extrémités à disposition.

— Hein ?

— Vous avez sans doute déjà fait le cochon à la ferme quand vous étiez minot et vous aimez le boudin, pas vrai ? Eux, aussi... Sauf qu'ils ne l'ont pas égorgé, juste châtré... C'est plus tendre et cela revient à peu près au même, non ? Une simple question d'aspiration... »

Le Moko prit congé sans plus attendre pour aller respirer bruyamment l'air frais de la nuit et faire redescendre ce qui ne devait pas remonter. À jouer le blasé, il s'était fait blousé comme une bleusaille, ayant oublié l'adage élémentaire : pas d'humour macabre sans pompes funèbres, les morts ayant toujours le dernier mot, surtout avec un légiste pour les faire parler... *Salaud de Rouvois !*

En même temps, cela l'avait brièvement rajeuni. Après s'être palpé le service trois-pièces afin de vérifier la réalité de la chose, il ne fut pourtant guère plus rassuré, l'évidence s'imposant de nouveau à lui : même si tout était encore bien là, lui aussi se sentait complètement vidé de l'intérieur.

V. Ouverture du bal

Réveillé en sursaut par un bruit de moteur et les vibrations du clapot contre la coque, il regarda le réveil : 5 h 37... Un peu tôt, même pour lui. Il se serait bien pelotonné dans sa couette pour dormir encore un peu, mais son esprit s'était remis en route et l'humidité ambiante à laquelle il n'était toujours pas habitué ne l'y incita pas : il se sentait transi. Il allait plutôt se préparer un café et faire griller du pain : il en profiterait pour allumer la radio et écouter ce qui se disait en ce jour nouveau, celui d'un changement d'ère, il l'espérait, qu'il marquerait à jamais de son empreinte. Il suffisait d'un rien, juste un petit fait divers mentionné vite fait en passant, pour l'exaucer... de ceux rajoutés en fin de journal, à la fois pour satisfaire le goût du morbide de l'auditeur et le rassurer : comme quoi il y avait toujours pire. Pour une fois, ceux-ci risquaient d'avoir raison uniquement concernant le deuxième point, pour le premier, c'était juste une question de temps : si on s'intéressait autant au malheur des autres et non pas au sien, c'était un tort.

Il allait modifier tout cela. Tous se sentiraient bientôt concernés, conscients des risques, tout le monde filerait doux, de peur de la sanction possible à tout instant : ce serait le grand le retour de l'ordre et de l'État de droit, seuls moyens de gérer efficacement autant de gens à la fois. Ayant réglé son poste sur une station à flash continu, il attendit la page d'informations à venir. Cela lui faisait bizarre de devoir se servir d'une cafetière à l'italienne, ce drôle d'engin antique en deux parties, où l'on mettait l'eau en dessous pour qu'elle monte mouiller les grains moulus situés dans le filtre intermédiaire avant de finir sa course dans le compartiment du haut. Il regrettait sa machine à dosette avec programmeur intégré, mais il n'avait pu l'emporter, c'eût été plus que louche... Le truc qui grésillait et crachotait, aussi, cela paraissait tout droit sorti d'un vide-grenier de mémère dans un trou paumé : un transistor dont il avait dû apprendre le maniement deux jours auparavant.

Tout était manuel sur ce rafiot : restait à espérer qu'il n'ait pas besoin de pomper pour prendre une douche ! Il goûta le breuvage et fit la grimace : fort, amer, sans mousse et à tous les coups le fond de la tasse pleine de marc, à se croire en Turquie.

Il se demandait s'il allait vraiment pouvoir tenir la semaine, avec ce régime forcé d'ermite à vivre comme quarante ans en arrière. Toutefois, les tartines étaient mangeables, c'était déjà ça... Il releva la tête en entendant le début de phrase de la présentatrice : « *Soirée tragique dans une des tours de la place d'Italie à Paris, un conflit de voisinage a dégénéré au point de faire deux morts...* » Ah, ça, c'était de l'info, de celles qui changeaient la donne et vous permettaient de voir la vie en rose : il la but comme du petit lait. Il avait gagné un de ses paris les plus audacieux ! Deux d'un coup ! C'était donc possible...

Il se prit à rêver, s'imaginant balancer son jouet à des groupes de terroristes, lesquels finissaient par s'entretuer : plus d'attentats, la paix retrouvée, la peur dans l'autre camp... En entendant le début de la page de publicité, il éteignit le poste : un jour aussi, il pourrait s'occuper des publicitaires et des diffuseurs...

Il aurait sans doute plus de détails dans le quotidien du jour si jamais son commis n'oubliait pas de venir le lui livrer comme il le lui avait promis, mais peu importait : c'était une bien belle journée qui s'annonçait...

VI. De profundis

Pensif, le commissaire Dunaud écoutait les conversations en cours dans le bar d'une oreille distraite. À peu de choses près, celles-ci tournaient depuis plusieurs semaines autour des mêmes sujets : les journées d'action à répétition des *Gilets jaunes*, la propension de la Mairie de Paris à faire des trous partout, à croire qu'elle s'était convertie à l'exploitation du gaz de schiste et enfin, l'essor de la trottinette électrique qui avait le mérite de faire l'unanimité contre elle. S'agissant du premier thème, la clientèle du troquet était majoritairement solidaire du mouvement, Montmartre ayant été jusque-là épargné et ses commerçants nullement impactés. En aurait-il été autrement si tel avait été le cas ? Dunaud se posait parfois la question avec amusement. Pour lui, ces discussions de comptoir étaient oiseuses tant elles restaient théoriques : une démarche très française visant à se montrer docte sur les problèmes des autres. Le deuxième finissait souvent amalgamé avec le troisième, car, s'il devait résumer ce qui se disait, plus qu'hydraulique, Paris connaissait surtout une fracture électrique : pour avoir décrété l'ultra-mobilité du citadin au détriment de la voiture en favorisant tout et n'importe quoi, on avait créé une jungle urbaine frisant le chaos. Cela fractionnait aussi la population, la scindant en partisans irréconciliables...

Bref, grand paradoxe, le courant ne passait plus entre tous ces gens dont les rapports étaient devenus survoltés. L'on trouvait donc d'une extrémité à l'autre du spectre du transport parisien l'automobile et la patinette électrifiée en opposition et le fantôme de la guerre urbaine quelque part au milieu. Enfin, pour égayer le tableau, les innombrables zones de travaux aggravaient la tendance en mettant tout le monde au bord de la crise de nerfs. Le commissaire venait de rentrer du Nord au moment où l'essor de ces engins était devenu tangible.

Et dans un premier temps, il s'était senti peu concerné. La raison en était toute simple : revenu avec un Berger allemand de soixante kilos n'ayant jamais connu la ville ni la laisse, ses premières balades pédestres dans Montmartre avaient vite viré au no man's land... L'étape la plus difficile avait d'abord consisté à l'empêcher d'attraper les pigeons. Même si ceux-ci étaient en surpopulation comme dans tout quartier de Paris, cela avait pris des allures de carnage, Dunaud laissant derrière lui en guise de trace de son passage des cadavres de volatiles à intervalles réguliers comme le petit Poucet l'eut fait avec ses cailloux.

L'autre complication immédiate avait été la fascination exercée par le moindre jupon sur le molosse, la vue de tout vêtement relevant de cette catégorie l'attirant comme un aimant. Il se précipitait alors vers l'heureuse élue pour ensuite lui coller sa truffe à l'endroit le plus intime et le renifler au plus près avec force insistance, générant ainsi moult émois. Si le commissaire n'avait point trouvé d'explication logique à ce penchant assez particulier, sa seule certitude, fruit d'une expérience *in vivo*, était que la bête goûtait peu les religieux. La soutane, ou plutôt ce qu'elle masquait, semblait être à son nez une offense à la création, ou tout du moins nullement à sa place dans l'ordre naturel des choses. De fait, le port d'un harnais renforcé s'était rapidement avéré indispensable. Cependant, l'exercice s'était vite révélé épuisant, la bestiole tirant dessus comme un forcené tout en raclant le sol à grands coups de pattes. Difficulté supplémentaire, le monstre, en digne descendant de sa grand-mère, lui avait saccagé son appartement, rien qu'en l'espace d'un week-end. Dunaud en avait alors conclu qu'il ne pouvait garder pareille engeance sans remettre en question son mode de vie. Or, l'imposant clébard s'était entiché de la seule représentante de la gent féminine au sein de celle-ci, l'inspectrice Abdessadki, au point d'être toujours fourré dans son bureau, sauf lorsqu'il y avait quelque chose à manger dans le réfectoire. Cette dernière ne portant que des pantalons, un épineux problème s'était résolu de lui-même tant que le chien restait à leur étage.

De plus, il se trouvait que la jeune femme résidait en banlieue, dans un pavillon disposant d'un assez grand jardin. Dunaud lui avait donc demandé de prendre le berger à sa charge. Le plus surprenant avait été de la voir accepter sans réticence, hormis ces deux conditions préalables : le faire changer d'odeur, mais également d'haleine. Si le toilettage fut des plus compliqués, le brossage de dents s'avéra homérique avec pour conséquence que la moindre vue d'une brosse provoquait depuis chez lui une réaction allergique. Il en avait instantanément le poil hérissé et les babines retroussées et, aux grondements produits, cela ne pouvait être pris pour une invitation à lui étaler du dentifrice sur les crocs ou à lui faire reluire la crinière. Toutefois, mission accomplie avec pour conséquence que Hardy avait changé de crèmerie. N'ayant plus de cerbère pour faire le vide quand il se déplaçait à pied, il empruntait le plus possible des venelles pentues et pourvues d'escaliers, où en conséquence le trafic d'engins de toutes sortes était des plus limités et minimisait ainsi les dangers associés. S'il avait perdu le fil, le commissaire reporta son attention sur la faune d'habitues du troquet. Le débat faisait rage, au point d'avoir emporté Joseph, leur vieux poète anar, dans une embardée colérique et colorée dont il avait le secret. Puis, sans qu'on sache s'il s'agissait d'un alexandrin, il était retombé assez vite le nez dans son verre. Le plus souvent, Dunaud assistait au spectacle sans prendre parti, en affichant un air détaché. Si jamais il était sollicité, il se sortait du guépier en formulant une boutade pouvant convenir à tous pour mettre fin à la discussion.

Voyant qu'il n'en serait rien cette fois-ci, il porta sa tasse de café à ses lèvres : il devait être suffisamment froid maintenant et le moment de décamper était sur le point d'advenir. Ce fut à ce moment que Nono, l'éboueur capverdien d'origine, lui demanda, le ton accusateur :

« C'est vrai c'qu'on dit, Commissaire ? Qu'hier, vous avez chassé tous les sans-papiers de l'ancienne gare de triage de la Petite Ceinture pour les mettre dans l'avion ? »

S'ensuivit un silence de plomb. Devant l'impossibilité d'évacuer la question par une simple pirouette, il soupira avant de répondre :

« La Préfecture nous a effectivement ordonné de procéder au regroupement et au renvoi de tous les migrants en situation illégale présents dans ce périmètre...

— Et vous trouvez ça normal au pays des Droits de l'Homme ? »
s'empourpra le chansonnier de la révolte.

Et voilà ! C'était reparti pour un tour ! Après avoir eu à gérer une crise interne deux jours auparavant sur ce sujet, il se retrouvait à nouveau en première ligne, à son corps défendant. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir répondre pour circonscrire l'incendie à venir ? Il aurait bien haussé les épaules, mais se retint : il ne pouvait passer pour indifférent.

« Après tout ce dont vous avez débattu, quelqu'un peut-il me dire avec certitude ce qu'est la normalité ? Je ne fais pas souvent ce que je veux. »

De façon inattendue, Marthe intervint en soutien pour couper court :

« Fous-lui la paix Joseph ! Il n'avait pas le choix ! Juste le droit d'obéir, c'est tout ! Toi, tu ne sais même pas c'que c'est ! »

Sauvé par le gong, le commissaire profita de l'attention ainsi détournée pour avaler son petit noir d'un trait et déguerpir en vitesse. La séance avait repris un tour animé et s'annonçait houleuse. Lui ne serait pas en reste : une découverte macabre avait nécessité l'intervention de quelqu'un de chez lui la nuit dernière. Fourné avait envoyé sur place son adjoint, Massingre, décision qu'il avait approuvée par principe : un bon moyen de le faire sortir de son état comateux de préretraité déjà post-végétatif. Il devait espérer que cette affaire lui serve de planche de salut.

VII. Une base rebelle

Quand le capitaine Dumont arriva de bon matin à la brigade, il ne s'appesantit pas auprès du brigadier-chef Poitrenaud. Après sa vilaine journée de la veille, il n'avait pas le cœur à tailler une bavette. Ayant l'impression d'avoir mis ses chaussettes de travers, ou ses chaussures à l'envers, il ne se sentait pas d'humeur à pareille approche, cela fausserait à coup sûr sa démarche. De plus, véritable boucher des mots, l'homme avait une fâcheuse tendance à les découper pour mieux les transformer, prononçant phonétique en deux parties pour ensuite s'interroger sur le sens de ce qu'il venait de dire et partager son questionnement. En débarquant à l'étage, il n'y vit pas grand-monde, hormis Mandibule, de permanence de nuit et le Moko, déjà dans son bureau. Le premier, encore le nez dans ses photos, il le salua rapidement, quant au deuxième, source de grosse inquiétude ces derniers temps, il s'arrêta sur son pas de porte pour l'observer. Assis, les mains jointes sous son secrétaire et penché sur son journal, le vieux flic bougon était figé, les yeux mi-clos, la mine pendante. Seule sa bouche s'animait de temps à autre, pour promener son mégot de Gitanes d'un bout à l'autre de ses lèvres. À négoter ainsi, il semblait statufié dans la position du lecteur assidu : si on y ajoutait son teint blafard et cireux, il était mûr pour intégrer le futur musée de la PJ dans l'ancien 36... Le problème du fossile restait sa datation et parcourir les nouvelles du jour ne résoudrait pas la question : à l'ère du consumérisme, le vioc était devenu une pollution visuelle et sonore nettement plus insupportable que la publicité. En effet, cette dernière vous promettait d'exister à travers une infinité de possibilités de consommation proposées, tandis que le premier vous rappelait juste ce que vous alliez inexorablement devenir... Palpable, tangible, incarné dans une époque où tout était dématérialisé — formalités administratives, actes d'achat, rapports sociaux... — il faisait tache dans son environnement immédiat.

Si la beauté ne se mangeait pas en salade, le défaut du vieux était d'avoir la splendeur fanée et le parfum allant de pair, celui de la nostalgie de la jeunesse. Dumont s'adossa au chambranle pour retirer ses bottines et se masser les pieds. Il était temps de lui secouer les puces, au vieux machin :

« Qu'est-ce que tu fous ? Tu médites sur la fraîcheur de l'encre sèche ? C'est le Dirlo qui va être content... »

Le Moko sursauta :

« Hein ? Bah, tu vois je m'informe... »

La Sommité ricana en entendant la réponse :

« Pour quoi faire ?

— Ça m'amuse d'démêler le vrai du faux...

— Peuh... Depuis le temps, tu devrais le savoir, Robert : il n'y a pas plus de vérité dans les informations que d'informations dans la vérité !

— Si tu le dis... C'est de qui ? Nietzsche ?

— Non, c'est de l'humour moscovite...

— Ah ! C'est pour ça que j'ai rien pigé... »

Massingre tourna la tête en arborant un sourire désabusé. Puis il fronça les sourcils en voyant Dumont dans une posture inhabituelle.

« Et toi, qu'est-ce tu branles, le champ ? On dirait un échassier coincé dans le besoin... tu veux qu'on partage le papier du journal ? »

La Sommité se massa le nez puis pouffa avant de rétorquer :

« Elle me plaît bien ! C'est le Canard que tu lis ? T'as fait le café ?

— Hein ? Non... pourquoi ?

— T'aurais pu... c'eut été sympa de penser à tes petits camarades...

— Ouais, mais j'ai pas eu l'idée... je suis tellement habitué à ce que ce soit Pincette qui le fasse dès son arrivée... »

Le capitaine jeta un regard sur la porte close de ce qui avait été encore l'avant-veille le bureau de ce dernier. C'était fou de penser qu'il ne reviendrait plus : au bout de deux jours, il ne s'y faisait toujours pas.

« Sauf que là, ce n'est pas près d'arriver, un peu comme si t'étais dans l'attente du Saint-Esprit... Bon, je vais m'en occuper, il sera moins bon, mais à défaut de grive... Saint Kawa et Sainte Melitta priez pour nous !

— Dis... Bernie...

— Hum ?

— Pourquoi il a fait ça ?

— Qui ? Quoi ? Tu parles d'Esmaniez ou du Taulier ?

— Ben, les deux...

— On croit toujours connaître les gens au prétexte de les fréquenter dans un cadre particulier... si tu les sors du contexte, tu t'aperçois à quel point, souvent, c'est faux... Esmaniez, c'est simple : il a refusé d'aller entasser des migrants dans des autocars, en direction de Roissy et de vols charters pour retour au pays, au point de filer sa dème !

— Ouais, d'accord, mais le Patron, pourquoi il a accepté aussi facilement ? Il m'a déçu sur ce coup-là... Je le pensais pas assez...

— Con ? Parce qu'il avait le choix ? Hormis lui coller une grosse sanction administrative, qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ?

— Il aurait pu lui dresser un ultimatum...

— On dit *adresser*, Robert... Qu'est-ce que cela aurait changé face au réquisitoire implacable de Pincette ? Je ne le pensais pas capable de mettre autant d'emphase, on se serait cru au Tribunal révolutionnaire : *Vous nous infligez des tâches honteuses pour débiles inconscients qui produiront des taches indélébiles sur nos consciences*. Pour lancer des avertissements, il faut en avoir le temps ! Or, personne n'en avait dans cette histoire, étant donné le risque de rébellion... On trouve toujours la boîte de Pandore très jolie tant qu'elle sert de décoration...

— Parlons-en ! T'as vu la vitesse à laquelle ça s'est décidé ? En moins d'une heure, c'était réglé, comme du papier à musique... Mais pour moi, le plus dingue, c'est la réaction d'Esmaniez... Il est entré chez le Patron comme un condamné à mort et quand il est ressorti, il était déjà ressuscité ! Carrément

content de s'barrer ! C'est à peine s'il nous a dit au revoir ! Comme si, en définitive, il n'attendait que ça !

— C'est bien ce que je te disais... *On se jugerait sévèrement si on se voyait dans un autre et pour se connaître il faut songer à la manière dont les autres nous jugeront.* Si tu veux mon avis, le loup, s'il y en a un, il est là et t'inquiète, on trouvera bien une occasion pour le débusquer. »

Une cavalcade retentit dans le couloir : le chien de Dunaud venait d'arriver et se précipita comme à son habitude, lancé comme une fusée, vers le réfectoire. Massingre commenta :

« Au moins, y en a un qu'est content d'aller à la soupe ! Mandibule et lui, ils font vraiment la paire ! On dirait Sam et Scoubidou... Au fait, comment ça s'est passé hier ?

— C'est gentil de demander ! T'auras mis le temps...

— Sorry... et donc ? La p'tiote est restée calme et elle a géré ?

— Ouais... ça va, elle a assuré... Mais bon, cela n'a pas été non plus une partie de plaisir, je serais toi, j'évitais d'aborder le sujet... »

Dumont, qui avait finalement remis ses pompes à l'endroit, mit son doigt sur sa bouche, car du coin de l'œil il venait d'apercevoir l'inspectrice Abdessadki, dont il était question, débarquer à son tour. La jeune femme s'arrêta à leur hauteur pour les saluer. Elle avait aux lèvres un rictus d'amusement. Depuis qu'elle avait hérité de la garde du berger allemand, elle apparaissait toute guillerette le matin, quelles que soient les circonstances, à se demander s'ils n'auraient pas dû le rebaptiser Prozac, le bestiau.

Encore une drôle d'entourloupe de Dunaud, au résultat bénéfique : au moins une qui avait le moral dans le service ! Masquée par une fausse bonhomie de bon aloi, la sournoiserie joueuse du Béhémoth, comme il l'appelait, ne cessait de le surprendre : il renvoyait tout un chacun à ses propres démons pour mieux les chasser.